

ADMINISTRATION

ET REDACTION,

GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 20
France 28

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à M. VICTOR HALLAUX, secrétaire de la rédaction.

DIRECTEUR DE LA PARTIE ARTISTIQUE : M. FÉLICIEN ROPS,

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement responsables de leurs articles.

Affranchir.



ADMINISTRATION

ET REDACTION,

GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 26
Angleterre 25

Adresser tout ce qui concerne l'administration à M. E. DE VILLEBELLE, directeur-gérant.

UYLENSPIEGEL

PUBLIE 104 DESSINS PAR AN DE MM. ROPS, DE GROUX, GERLIER, ETC.

S'adresser pour la France

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE DE LOUIS NICOU-D-BELLINGER, Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES : — TRAITÉ A FORFAIT.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz, mais selon leur vouloir et franc arbitre... En leur regle n'estoit que cette clause:

FAY CE QUE VOULDRAS

parce que gens libres, bien nays, bien instruits, conversant en compaignies honnestes, ont par nature ung instinct et aiguillon qui tousiours les poulsent à factis vertueux et éloigne de vice, lequel ils nommoient honneur.

RABELAIS, Gargantua, livre I, chap. LVII.

Sire, répandit Uylenspiegel au roi de Bohême, Namand je suis, du beau pays de Flandre, gai compagnon, bon conteur d'aventures, rimeur, peintre, sculpteur, manant et noble homme, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes, et ma gausserie de sottise à pleine guele.

Légende d'Uylenspiegel.

SOMMAIRE. — Alfred de Musset. — *Uylenspiegel* et Adolphe Siret. — Braconnages. — Chronique musicale. — Chronique dramatique. — Société Thalie. — *Heinrich Wehr*. — Vieux tableaux. — Zigzags.

DESSINS. — *Juif et chrétien*, par M. Félicien Rops. — *Heinrich Wehr*, par le même.

ALFRED DE MUSSET.

Le XIX^e siècle, en France, à dater de 1825, est et sera littéraire. L'élan est donné; les intelligences travaillent. Il y a eu et il y aura encore des temps d'arrêt, — c'est inévitable. Chaque période a besoin de repos. Après les luttes, surviennent la lassitude, le découragement, l'ennui chez les vaincus, les extravagants succès chez les vainqueurs. Aujourd'hui, il y a quelque peu de trouble dans le mouvement des lettres françaises. On ne sait trop ce que l'on veut ni où l'on va. M. de Banville publie des fusées, M. Flaubert des crudités. Les uns cherchent le beau dans le vrai, les autres dans le faux. Il y en a qui ne le cherchent pas du tout, qui écrivent pour écrire, tels que MM. Ponsou du Terrail, Maquet, etc. La foi, la sincérité, l'enthousiasme, la ténacité manquent; il règne dans les esprits une agitation fébrile, un venin, un mauvais air; on dénigre au lieu de critiquer. De sorte que les œuvres que l'on produit sont entachées de ce mauvais esprit et qu'il est rare de trouver un homme qui ne se soit préoccupé ou qui ne se préoccupe que de bien faire.

Les chefs de l'école romantique avaient fini par donner à leurs disciples un air de famille qui venait de leur

admiration pour le système proné. Depuis 1850 jusqu'à 1848, les littérateurs ont été tous, plus ou moins, les hommes de l'exagéré, du neuf, de l'impossible. On les reconnaît : ils ont un cachet auquel on ne peut se tromper. Aujourd'hui, à notre époque de désorganisation, — on plutôt de réorganisation de toutes choses, — l'une, du reste, implique l'autre; aujourd'hui chacun cherche une voie qui lui soit propre. Les uns, en se lançant à corps perdu dans la fantaisie; les autres en n'écoutant que les conseils d'une réalité féroce. Que sortira-t-il de là? De l'originalité, probablement. Un grand poète, peut-être. Attendons.

Entre les romantiques de 1850, il s'est trouvé cependant quelques hommes qui ont écrit selon la nature de leur esprit, n'écoutant que leurs propres sensations. J'admire ces hommes d'autant plus qu'il est très-difficile de résister à l'entraînement de toute une génération enthousiasmée. MM. A. de Vigny, Béranger, de Balzac, sont de ces hommes-là. J'y ajouterai encore un nom qui est celui d'un des poètes remarquables de notre époque, remarquables à des titres non contestés, malgré le réalisme : — c'est Alfred de Musset.

Alfred de Musset, qui appartient à la génération littéraire de 1850, vieillie si rapidement, avait tous ses défauts. Il aimait l'exagéré, l'horrible. Il a fait *les Marquises du feu*, et cette quasi-tragédie dont l'héroïne, Belecour, une courtisane, dit à son amant :

Oh! je te baiserais couvert de lèpre...

Mais ces deux œuvres déplorables comme morale, et si admirablement faites, ne sont pas les vrais titres de gloire du poète que la France vient de perdre.

Sa grande qualité, c'est qu'il est original, c'est-à-dire seul de son espèce. On a dit, — que ne dit-on pas? — qu'il ressemblait à Byron, que c'était le même esprit sceptique,

le même cœur incrédule. Je ne suis pas de cet avis. Alfred de Musset avait eu, dans sa jeunesse, une profonde déception, et ce cruel souvenir, cette douleur toujours vivante a déteint sur ses œuvres. Il n'est sceptique que par période; il a des moments où il croit, où il est jeune encore, et il fait alors — *A quoi rêvent les jeunes filles*, et *Il ne faut jurer de rien*. Puis, le poète français a plus de grâce, de légèreté, d'humour, que le poète anglais, qui est plus puissant et trop souvent ténébreux. Byron pose : il joue le rôle de Satan, parce qu'il a soif de gloire. De Musset est sceptique quand il souffre; on le sent; sa raillerie est pétrie dans la douleur, et quand son rire grimace, ce n'est pas pour le public. On a fait beaucoup de vers depuis 1850; et pourtant il y a bien peu de poètes. Alfred de Musset est un des rares élus entre tant d'appelés. Son talent est nerveux. Il a des cordes sensibles où l'on reconnaît l'homme de cœur. Ses petits poèmes tels que *Une bonne Fortune*, *Namouna*, etc., sont les chefs-d'œuvre de ce genre léger, qui ne pouvait germer que dans le cerveau d'un Français. Ses vers, qu'il travaillait cependant beaucoup, si j'en crois les biographies parisiennes, semblent avoir été faits de verve, dans le moment de l'inspiration, tant leur allure est leste, gracieuse, primesautière. Il est un des rares poètes dont on lit les œuvres sans fatigue, parce que son esprit charmant est habile à vous faire passer d'une idée dans l'autre, de tableaux en tableaux, toujours variés sans recherche, comme la nature elle-même. Ses *Comédies et Proverbes* sont les plus charmantes choses que l'on puisse lire et jouer. Ce ne sont certes pas des œuvres sérieuses, morales à la façon de Tartufe ou de Mercadet. Alfred de Musset ne visait point si haut : il voulait charmer et il charmait. Il y en a qui disent : c'est du marivaudage. Oui, mais du marivaudage poussé dans le cœur et dans l'esprit, et dont la légèreté de la

forme n'exclut point un fond qui ne manque ni de caractère ni de vérité.

Je ne crois pas que je pourrais trouver un point de comparaison entre le talent d'Alfred de Musset et celui d'un autre poète, pour asseoir mon appréciation, pour donner à cette pâle esquisse un caractère plus sérieux. L'auteur de *Rolla* marche véritablement seul. Si sa forme est romantique, c'est-à-dire quelque peu extravagante parfois, elle l'est d'une autre façon que celle de MM. T. Gautier ou Sainte-Beuve. Il est plus simple que ses contemporains; sa pensée n'est pas enchevêtrée dans une tournure de phrase emphatique, ni dans une nuée d'épithètes sonores et creuses; sa rime n'est pas forcément riche: elle l'est quand elle veut, au hasard, et selon que l'idée le permet. Mais son vers est peut-être plus coloré que ceux des autres disciples de M. Hugo. Il ne barbouille pas à plaisir ses pages de couleurs violentes, dont les tons heurtés étonnent les yeux et laissent l'âme froide. Il marie ses teintes avec une adresse merveilleuse, et ses effets sont toujours harmonieux. Je ne crois pas que jamais j'aie rencontré dans les poésies d'Alfred de Musset une cheville audacieuse, signe de faiblesse, ni un vers inutile, mis là pour faire valoir son voisin ou pour placer une rime boursoufflée. Non; l'art, pour lui, consistait en ceci: — rendre sa pensée le plus agréablement possible, sans pour cela rien sacrifier à la forme. Ses bluette même, — *l'Ode à la Lune*, — et ses chansons espagnoles, portent le même cachet de sincérité juvénile, contenant une raillerie fine à l'adresse des académiciens épouvantés, ou une volupté presque naïve à force de franchise.

J'ai dit plus haut qu'Alfred de Musset avait eu, dès sa jeunesse, une grande déception. Cette conviction m'est venue en lisant les œuvres du poète; l'homme répand toujours dans ses travaux un peu de sa propre douleur ou de sa joie. Ce sont les épisodes de sa vie, arrangés avec art, costumés, masqués, qui donnent à ses récits, à son tableau, à son poème, ce cachet de vérité, de réalité qui nous saisit. *La Confession d'un Enfant du siècle*, le livre le plus important d'Alfred de Musset, est le livre de ses désespérances, comme il le dit lui-même. Le roman est taillé en plein dans des souvenirs encore tout palpitants. C'est le poème du désenchantement. On sent qu'après cela, l'auteur, quelque soient les événements qui formeront son existence, gardera l'empreinte funeste de ses premières déceptions. Il aimera peut-être encore, mais d'une manière superficielle, parce que le doute trônera toujours au fond de son âme. Il rira, — il vivra enfin, mais à jamais obsédé par le fantôme sans cesse renaissant des affections trahies. Relisez ses œuvres, vous y retrouverez partout ce sentiment d'ironie poignante, de scepticisme, sous une forme légère: cela ressemble à un rayon de soleil, égaré dans la chambre où s'est tué Werther. Alfred de Musset a dû souffrir beaucoup: il y a plus de larmes que de rires dans ses vers, — et surtout plus de tristesse vraie que d'amertume dans *La Confession d'un Enfant du siècle*.

Ce livre-ci m'a occupé et m'occupe plus que les autres livres du poète français. Il est plus jeune, partant mieux senti, inspiré. Il y laisse voir ses opinions; il y parle politique et philosophie sans s'en douter. Il renferme un croquis de Napoléon I^{er} que je trouve dessiné d'une façon très-caractéristique:

« Un seul homme était en vie alors en Europe; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur. »

Puis l'auteur ajoute:

« Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées..... »

Je ne sais l'effet que feront ces mots sur les esprits des autres; mais ils m'ont, à moi, fait entrevoir toute une époque conduite en laisse par un ambitieux qui assouvissait dans le sang sa soif de gloire.

Ce livre de désespéré contient beaucoup de choses dont bien des littérateurs ont fait profit. Ainsi, on y rencontre un personnage qui est devenu le pivot de la comédie intitulée *les Filles de Marbrès*. Voici le portrait de Marco tracé par Alfred de Musset:

« Es-tu bonne ou méchante? lui dis-je, triste ou gaie? As-tu aimé? veux-tu qu'on t'aime? Aimes-tu l'argent, le plaisir, quoi? les chevaux, la campagne, le bal? Qui te plaît? A quoi rêves-tu? » Et à toutes

ces demandes le même sourire de sa part, un sourire sans joie et sans peine, qui voulait dire: « Qu'importe? » et rien de plus. »

Souvenez-vous maintenant de ce couplet:

« Aimes-tu, Marco, la belle, etc.

Plate traduction, vulgarité, qui ne rappelle même pas de bien loin la courtisane dont le poète achève ainsi le portrait:

« J'approchai mes lèvres des siennes; elle me donna un baiser distraît et nonchalant comme elle, puis elle porta son mouchoir à sa bouche. « Marco, lui dis-je, malheur à qui l'aimerait! »

Le livre dont j'ai extrait ces lignes, presque oublié au milieu de tant de publications nouvelles, bien que son auteur soit parvenu à l'Académie, est, comme forme littéraire, plus faible que les proverbes de M. de Musset. On respire comme une atmosphère de jeunesse en le lisant, mais d'une jeunesse déjà formée à la rouerie. Cela est écrit par un enfant qui s'essaye au rôle d'homme, qui s'y essaie d'une façon très-remarquable, mais où l'on sent la crainte de n'arriver point au résultat. M. de Musset n'y est pas encore le poète fin, le causeur spirituel des proverbes qu'il doit faire plus tard. Le style est parfois pompeux; il se sert d'images vagues; la pensée n'y est pas incrustée claire, concise, nerveuse; elle se traîne en de longs habits de deuil, comme l'élegie de Boileau. La lecture de *Corinne* a peut-être un peu déteint sur ces pages profondément tristes. Du reste, il est presque impossible qu'un homme jeune, aussi impressionnable que l'était de Musset, ne se soit pas laissé aller à des réminiscences, lorsque Werther, René et la troupe attristante des figures élégiaques, avaient tant de succès. Avant que nous ayons atteint vingt-cinq ans, les hommes à réputation ont une grande influence sur nous. Qui croirait, par exemple, que l'auteur de *Marrons du feu* ait écrit des poésies dans le style lamartinien?

« Me voilà dans les mains d'un dieu plus redoutable
« Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas;
« Me voilà seul errant, fragile et misérable,
« Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
« Il m'observe, etc... »

Mais ces imitations sont rares chez Alfred de Musset. Il consacre à la mode un volume de prose et quelques pièces de poésie. C'est tout: il se sent bientôt poète par lui-même, par le cœur, l'esprit, le génie — oui, le génie. — et il se débarrasse de toutes les entraves dont son époque l'entoure. Il dit déjà, dans *une bonne fortune*:

« C'est un fait reconnu, qu'une bonne fortune
« Est un sujet divin pour un in-octavo.
« Ainsi donc, bravement, je vais en conter une;
« Le scandale est de mode, il se relie en veau.
« Etc... »

A quoi ces vers ressemblent-ils? Où trouver les semblables? Nulle part. Encore moins en trouvera-t-on de pareils à ceux-ci:

« Le sofa sur lequel Hassan était couché
« Était dans son espèce une admirable chose.
« Il était de peau d'ours, mais d'un ours bien léché... »

Voilà l'allure alerte, pimpante, gracieuse, du poète regretté. De ce moment, il ne change plus: il a trouvé sa veine; il l'exploite, — comme firent Shakspeare et Molière; il nous laisse des volumes peu nombreux, mais que chacun tient chez soi avec l'amour que l'avare a pour son or. Est-ce un moraliste? Oh! non, — et s'il est le prêtre d'une religion, cette religion s'appelle Fantaisie ou Volupté. Est-ce un philosophe? Peut-être. Mais certes pas dans le sens que l'on donne à ce mot, — car jamais le poète n'est ennuyeux. Est-ce le peintre des mœurs de son époque? A-t-il étudié le caractère de ses contemporains? Peut-être bien aussi. Mais son œuvre est recouverte d'un voile éblouissant sur lequel on lit: doute, regret, amour, — et qui efface l'étude de l'homme sous le travail du fantaisiste. Il ne faut donc chercher dans Alfred de Musset que ce qui est, c'est-à-dire une grâce exquise, un esprit humoristique, une imagination qui lui est propre, une originalité sincère, dont l'ensemble est véritablement remarquable. Il parle aux sens, à l'esprit, au cœur. Quoi qu'on en ait dit, c'est peut-être le poète français qui a le mieux senti ce qu'il écrivait. Enfin, si sa raillerie laisse des traces pénibles, ce n'est que pour un instant, et l'on se souvient toujours du charme séduisant dont est empreinte toute son œuvre.

E. PITTORE.

UYLENSPIEGEL

ET M. ADOLPHE SIRET.

Il y a huit jours, en répondant aux brutales attaques contenues dans la chronique du mois d'avril, insérée dans *le Télégraphe* du 2 de ce mois, nous disions:

« Peut-être, si nous cherchions à soulever le voile épais dont se couvre le chroniqueur de *Télégraphe*, découvririons-nous l'épiderme encore saignant de quelque littérateur meurtri par notre critique. »

Nos suppositions étaient exactes en tout point. Nous avons aujourd'hui la certitude que l'auteur de la gentille petite diatribe dirigée contre nous, n'est autre que M. Adolphe Siret, l'éminent académicien auquel nous avons dernièrement consacré deux articles. (Voir les numéros du 28 décembre 1856 et du 4 janvier 1857.)

Au lieu de nous répondre directement, en adversaire loyal, M. Adolphe Siret, — dont nous aurions été trop heureux d'accueillir la prose académique, — a trouvé plus digne et plus commode de se venger par un éreintement anonyme de la franchise et de la hardiesse avec lesquelles nous avons apprécié ses opinions sur l'art nouveau, et critiqué ses titres de gloire.

Notre intention n'est pas de continuer, — pour le moment, — l'examen des nombreuses productions qui ont servi de marchepied à M. Siret pour escalader le fauteur académique du haut duquel, nouveau Jupiter, il foudroie si éloquemment l'art nouveau et la littérature contemporaine. Un pareil travail ressemblerait trop à des représailles.

Et pourtant, Dieu sait s'il nous serait facile de démolir l'édifice littéraire de M. Siret, de telle sorte qu'il n'en restât pas pierre sur pierre. Mais nous voulons avant tout que nos lecteurs soient bien persuadés que les considérations personnelles n'entrent pour rien dans nos appréciations artistiques et littéraires, et que notre critique, pour être sévère, n'en est pas moins toujours digne et impartiale.

Cependant nous voulons nous donner le plaisir de montrer comment M. Siret, dont le rigorisme farouche et la prudence ombrageuse nous accusent d'impudeur et d'immoralité, comprend le respect des bonnes mœurs et l'amour des *grandes vertus sociales*.

M. Siret est l'auteur de *Moïse Vaucelin*, un roman maritime dont je vais vous dire le sujet en quelques mots:

Moïse Vaucelin est un de ces terribles boucaniers qui sous le nom de Frère de la côte, désolaient les possessions espagnoles dans la mer du Sud. Orphelin dès l'enfance, à quinze ans il s'est enfui de chez l'homme qui l'avait recueilli, et il s'est engagé en qualité de mousse sur un bâtiment marchand. Une conspiration se prépare à bord. Moïse en avertit le capitaine qui refuse de se soustraire par la fuite à une mort certaine, et il promet de venger son chef. En effet, pendant que les matelots égorgent le capitaine, Moïse met tranquillement le feu au vaisseau en enflammant des ballots de coton imbibés d'huile, détache le canot, et prend gaïement le large, laissant griller l'équipage comme une friture provençale.

A quelques lieues en mer il rencontre un vaisseau corsaire dont le capitaine après avoir écouté avec le plus grand charme le récit de l'exploit de Moïse, s'empresse d'enrôler un gaillard qui débute si brillamment. Moïse devient bientôt un des pirates les plus féroces du *Vautour* (c'est le nom du bâtiment), et après un abordage où le capitaine est tué, les pirates le choisissent par acclamations pour leur chef. Le nouveau corsaire pille, brûle et massacre pendant quelques années, puis un jour il vint échouer à San-Jago. Là, il reçoit l'hospitalité chez de braves gens dont il séduit et enlève la fille, et recommence le cours de ses brigandages. Sa victime Hélène, qu'il a prise à son bord, le rend père d'une fille nommée Thérésita.

Cela dure vingt ans, au bout desquels nous retrouvons Moïse enrôlé parmi les *Frères de la côte*.

Il parvient, en se donnant pour le commandant d'un bâtiment marchand, à se faire recevoir chez don Vargas, consul d'Espagne à Maracaïbo, et se fait aimer de la fille de don Vargas, Jeannie, — un joli nom d'Espagnole, n'est-ce pas?

Les boucaniers doivent attaquer Maracaïbo, massacrer les Espagnols et livrer leurs biens à l'incendie et au pillage. Voici un épisode de la chose, que je vous recommande spécialement:

..... — Par ici, cria Polyphème à Vulcain, par ici l'eau-de-vie et l'huile, à eux le feu! viens donc, l'ancien...

Ils poignardèrent un garde de magasin, traversèrent une ton-

gue allée, puis parvinrent dans une salle immense où se trouvaient placées contre les murs quatre à cinq cents barriques de matières spiritueuses. Polyphème plaça des morceaux d'amadou dans les coussins de paille qui existaient entre chaque rangée, et de son poignard fit plusieurs trous dans les tonneaux. Le premier qu'il perça répandit de l'esprit-de-vin !... La flamme livide se communiqua rapidement aux autres barriques; les cercles calcinés cédèrent sous le poids qui les surchargeait et les matières s'écoulaient en bouillonnant dans la flamme. Les deux amis voyant que tout allait bien dans cette partie, montèrent à l'étage supérieur où se trouvait le coton ramassé en de vastes ballots. Le feu fut à l'instant même d'une force horrible; déjà la charpente craquait, les ballots roulaient de longues gerbes de flammes, et les globes de feu qui entouraient les deux amis les avertirent qu'il était temps de partir; le plancher brûlait sous eux, et en dehors la flamme qui tourbillonnait à travers des flots de fumée avait déjà gagné la porte.

— Ventre-chaud, cria Polyphème, nous sommes pris, l'escalier s'enfoncé !...

— C'est vrai, nous sommes bloqués et ça par notre faute ! Logieot, n'a pas à dire, faut pas griller ici comme des harengs, tonnerre !... Pas d'autre issue, la fenêtre est à quarante pieds du sol... J'ai chaud !... Gare l'ancien ! y'a le toit qui descend !...

Un effroyable bruit se fait entendre, la charpente dont les principaux soutiens étaient consumés, s'affaisse sur elle-même, crie, se brise en fracas et tombe sur le plancher qui fume en dessous et en dessous. Par un bonheur étrange, les deux amis qui avaient eu le temps de mesurer le danger, s'étaient placés sur le seuil de la porte. De cette manière ils étaient protégés par le centre de pierre qui recouvrait leurs têtes. Mais la portière du danger était peut-être encore plus terrible; l'escalier qui s'était enfoncé, ne leur permettait plus de descendre qu'en se jetant sur les débris enflammés, par un saut de trente à trente-cinq pieds. Devant eux la charpente incendiée qui brûlait déjà leurs vêtements, partait la mort, et quelle mort !...

— Mille nom... (ici un juron par trop énergique), c'est fichant de crever comme des hérétiques, sacrédié, je brûle ! Vuleain, j'ai la plante des pieds sur un gril !...

— Et moi donc ? tonnerre !... Logieot, mourons en soldats, hein ? Tu-moi, je te rendrai le même service.

— Non pas, compatriote, j'avise un moyen fièrement ébahé de nous sauver, mais il y en a un de nous deux qui doit se sacrifier !...

— Ça va, au doigt mouillé.

— Non pas, c'est l'hasard qui doit décider. Tiens, tire à toi ce ballot qui brûle par le milieu, les deux côtés sont intacts; toi, tu vas te cramponner de ton côté, moi, du mien. — Pour lors, nous nous jetterons avec le ballot sur l'escalier, et ma foi... Pour celui qui sera dessous... tant pis... S'il ne crève pas il aura du bonheur !...

— Ça va, Logieot, à l'œuvre.

— Tire, dépêche-toi donc, je brûle, ma barbe sent le roussi, sacrédié, une aussi belle barbe !...

— J'y suis, y es-tu ?

— Oui, allons, adieu mon brave, mon vieux, c'est pour toujours ça ! il y a là-bas une tombe ! c'est sûr, la main ! nom de nom ! je te répète, c'est une fièvre mort, adieu ! pas de faiblesse. Ne pousse pas avant moi, ça serait indélicat. Au commandement de trois. — Une ! — Mon Dieu, si j'ai fait des bêtises, pardonnez-moi comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé. — Deux ! — Vuleain, il y a un antique qui s'est jeté dans le feu pour le salut de son pays... Y es-tu ?... Hein ?... oui... attention ! et trois !...

Ce fut un rapide moment que cette épouvantable chute de deux existences attachées à un brandon de feu. — Un vertige affreux s'empara des deux pirates, leurs mains qui s'étaient accrochées au ballot se serrèrent avec tant de force, que la matière qu'elles avaient saisie, était incrustée dans la chair. La chute fut rapide, le ballot tomba lourdement, Polyphème était au-dessus, Polyphème était sauvé !

Un repos affreux succéda à ce moment. Polyphème debout, haletant, presque dévoré par la flamme qui venait le lécher de toutes parts, se tâta pour se persuader de son existence; il mit la main à son front comme pour se souvenir de quelque chose, puis tout à coup le regard égaré, la bouche béante et les narines gonflées, il poussa le ballot au loin et s'arrêta épouvanté devant le cadavre ouvert de son ami Vuleain.

Cependant Moïse veut sauver Jeannie que convoite un de ses confrères en brigandage, le féroce Pierre le Grand. Écoutez le dialogue des deux amants : c'est un des jolis morceaux de l'ouvrage :

— Jeannie, le dis-je, n'entends-tu pas ces cris, ces coups de feu, le massacre est hideux... Malgré moi je frissonne. Jeannie, oh ! que tes yeux sont beaux !... Ange ! ange, tu es belle et tu m'appartiens !...

— Oui, c'est vrai, répondit la jeune amoureuse, je t'appartiens comme le monde appartient à Dieu et mon Dieu c'est toi. N'est-ce pas que le bonheur n'est nulle part ailleurs qu'ici ? Enfant, mets ta tête près de la mienne, que je me rafraîchisse à l'ombre de tes cheveux. Ange, mets ta main sur mon sein, comme il palpète, c'est pour toi qu'il palpite ainsi, pour toi, toujours pour toi ! Oh qu'il soit béni le jour où tu m'as apparue ! ce jour où je me suis livrée à ton amour parce que quelque chose me disait que mon monde était toi et que je devais appartenir à ce monde. Ten souviens-tu, ami, c'était un soir...

Et la riense et folle jeune fille roula sa tête sur la poitrine de Moïse, confuse de ce souvenir et honteuse de cette révélation. Ses bras blancs comme le cou des cygnes entrelaçaient son idole comme si elle avait peur qu'on le lui enlevât. Son sein que le désordre de ses vêtements ne retenait plus esclave, se pliait aux caprices de ses rires et de ses convulsions sur le velours du manteau de Moïse, et ses longs cheveux noirs se confondaient autour d'elle dans ceux du pirate, ainsi que leurs brûlants embrassements. Oh ! c'était un beau groupe que ces deux jeunes gens bien-aimés !

Tout à coup d'affreux hurlements se font entendre. Moïse a

deviné, un rapide regard jeté sur la fenêtre lui laisse voir ses compagnons déchirés par les lions et les tigres du consul; d'un vigoureux effort il jette la jeune Espagnole sur le plancher et tire son poignard. Jeannie se relève brisée, ses mains la soutiennent à peine sur la parquet !...

— Où vas-tu ? dit-elle avec une étrange inflexion de voix.

— Jeannie, je vais mourir ! car je suis un lâche et un infâme !

— Tu ne partiras pas, dit-elle en se traînant jusqu'à la porte, tu ne partiras pas !... sa voix avait quelque chose de péniblement accentué.

— Arrière, femme ! ne m'avilis pas davantage !

— Moïse ! Moïse ! par pitié reste au nom de notre amour !...

— Non, laisse-moi.

— Au nom de ta mère !...

— Ma mère me maudirait !

— Eh bien alors, dit Jeannie en se redressant, Moïse Vuleain, reste au nom de notre enfant !

Accablée par ce dernier effort elle se laissa tomber à terre, un bruit affreux se fait entendre, la flamme petite autour de la chambre, des cris de victoire retentissent, les escaliers fléchissent sous le poids des hommes qui les montent précipitamment, une voix se fait entendre... Malédiction ! c'est celle de Pierre.

— Jeannie, ici, place-toi sur ce sofa, du courage ! je suis là pour te défendre.

Il la traîne sur le sofa, s'élançant vers la porte, c'est Pierre qui paraît le premier, Moïse recule vers son amante.

— Te voilà donc, traître, infâme et parjure ! s'écrie Pierre le Grand, tu as trahi ton serment, je vais violer le mien. Camarades, respectez cette femme, mais feu sur Vuleain ! feu sur ce lâche !

Avant que les coulevrines fussent pointées sur Moïse, il se baissa rapidement vers Jeannie et lui dit :

— Veux-tu mourir ?

— Oui ! j'ai été heureuse. Donne-moi la main. Sois béni !

— Pardonne-moi ! pauvre mère ! tiens, meurs !...

Et le poignard du forban s'enfonça dans cette gorge de lis.

— Eh bien, camarades ! vous ne tirez pas ! je vous attends.

Mais les coulevrines s'étaient baissées d'effroi. Pierre lui-même, ému de voir couler le sang de cette jeune et frêle femme, fit un signe de la main et dit avec désespoir à Moïse :

— Tu l'aimais donc bien !

— Regarde, fit le pirate, en montrant le cadavre de la suave Espagnole. Regarde !... il y eut un moment de pénible silence.

— Et maintenant Pierre, continua Moïse, en garde; maintenant, combat à mort jusqu'à ce que la lame de nos poignards se perde dans nos chairs !

— La lutte serait inégale, dit Pierre. D'abord tu es un lâche et moi j'ai fait mes preuves. Ensuite tu as ta main saine et sauve, un lion a dévoré la mienne !...

Et Pierre montra à Moïse un tronçon mutilé et saignant.

Jouhlias de vous dire qu'entre Thérésita et sa mère Hélène, il y a à bord du *Vautour* un autre fruit des amours cosmopolites du vertueux pirate. Ce fruit, du nom de Roch, et du grade de mousse, ignore complètement son étymologie, ce qui fait qu'il brûle pour sa sœur Thérésita d'un amour farouche et incestueux.

Or, pendant que Moïse perd son temps à pourchasser sa Jeannie, l'équipe espagnole attaque les vaisseaux des corsaires et les coule tous à fond. *Le Vautour* seul subsiste. Roch, après avoir dit adieu à Thérésita, ain i qu'il suit :

..... Mais en passant devant la chambre du capitaine, le mousse y vit Thérésita. Fermer la porte derrière lui, et se trouver aux genoux de sa bien-aimée fut l'affaire d'un moment. Thérésita se tenait appuyée contre la petite fenêtre du sabord; elle tendit sa blanche main vers le mousse, celui-ci l'attira sur son cœur.

— Je l'attendais, dit-elle avec tristesse.

— Me voici, ange, pourquoi tant de pleurs sur ton visage ?

— Tu me le demandes, Roch, lorsque notre amour est un crime !...

— Tais-toi, Thérésita, tais-toi ! O ma bien-aimée ! les portes de l'éternité vont nous être ouvertes !...

Et à mesure qu'il parlait, sa voix avait quelque chose de vibrant, de passionné comme de l'amour et le regard de Thérésita semblait se perdre dans le labyrinthe des choses idéales.

— Ange, un baiser, car nous allons mourir !...

— Tu crois, dit la jeune fille avec nonchalance comme si pendant ce temps elle avait pensé à autre chose.

— Je n'en suis sûr, Thérésita.

— Eh bien ! après, dit-elle en regardant avec terreur autour d'elle, oh ! Roch, ton regard me tue !... il me fascine !...

— M'aimes-tu ?

— Oui !... oh ! va-t'en Roch ! non, reste ! reste !

Roch prit avec frémissement la jolie tête de Thérésita et tous deux sentirent une fièvre d'amour brûler leurs lèvres !...

Roch, dis-je, fait une défense héroïque, mais il est blessé et fait prisonnier avec un matelot du nom de Polyphème, le seul survivant de l'équipage, Hélène ayant été coupée en deux par un boulet fourvoyé, et Thérésita étant morte, après être devenue folle.

Roch et Polyphème profitent de la nuit pour couper le câble qui traîne *le Vautour* à la remorque du vaisseau espagnol, et se rendent à terre, où ils arrivent juste à propos pour voir élever le bûcher sur lequel on va flamber Moïse et ses compagnons. Aussitôt Roch se déguise en chanteuse des rues, et s'approche de Moïse qui lui remet son toquet et ses cheveux. Ce dernier don et l'accomplissement d'un vœu. Le corsaire a juré de ne jamais couper ses cheveux, sinon pour les déposer sur la tombe de sa mère.

Respectons cette idée de corsaire, et suivons Roch qui, après avoir assisté incognito à l'incendie de son père, remonte sur *le Vautour* avec Polyphème, et débarque en France, où il rend le dernier soupir, après avoir déposé les cheveux paternels sur la tombe précitée, mais sans avoir ouvert le testament.

C'est Polyphème qui se charge de ce soin, afin d'apprendre au lecteur que Roch était le fils de Moïse Vuleain.

Je ne vous dirai rien du style inouï de ce drame épilépique où tout ce que le romantisme le plus chevelu a inventé de plus flamboyant se trouve rassemblé avec un rare bonheur; d'ailleurs les quelques passages qui précèdent vous en ont donné un assez bel échantillon.

Je ne vous parlerai pas davantage des mille et une hérésies géographiques, topographiques, zoologiques, technologiques, maritimes, grammaticales et autres dont le roman de M. Siret est constellé; je ne vous montrerai ni les invraisemblances ni les absurdités qui s'y heurtent à chaque page; il faudrait un gros volume pour en faire le relevé. Je ne veux vous parler que de la moralité de l'œuvre. De tous les personnages que M. Siret a mis en scène, il n'en est pas un qui ne soit profondément corrompu; Thérésita seule, dont la silhouette est à peine esquissée, fait tache au milieu de cette bande de brigands sans foi ni loi. Le meurtre, l'incendie, le pillage, le rapt, l'adultère et l'inceste s'y conçoivent constamment dans une ronde furieuse où il ne manque que le viol pour que la fête soit complète.

D'observation, d'analyse, d'étude de caractère, il n'en est pas question. Depuis la première page jusqu'à la dernière, l'œuvre de M. Siret n'est qu'un récit révoltant d'atrocités épouvantables et de forfaits impunis. Pas une réflexion, pas un aperçu, rien en un mot qui justifie le monstrueux assemblage d'horreurs où l'écrivain semble se complaire.

Les personnages meurent tous dans l'impénitence finale, et si l'invraisemblance des situations, le ridicule des détails et surtout l'ornementation fabuleuse du style ne venaient atténuer l'effet de cette lecture, on fermerait le livre en se croyant sous l'oppression d'un affreux cauchemar.

Et voilà comment ces grands pourfendeurs de gazettes de bas étage vénèrent les grandes vertus sociales, et respectent la morale publique.

BÉNÉDICT.

BRACONNAGES.

Bien qu'il ait pris la décision irrévocable de ne jamais s'occuper de politique, *Cylenspiegel* croirait manquer à sa mission en négligeant, lorsque l'occasion s'en présente, d'étudier, au point de vue exclusif de l'art et d'abstraction faite des opinions qu'ils renferment, les discours de nos représentants, surtout lorsqu'ils sont de nature à inspirer aux populations l'amour du beau et le culte de l'éloquence.

Voici quelques extraits d'un discours récemment prononcé qui m'ont paru dignes d'être livrés à la publicité — avec un peu de commentaires :

1. — « Il y a de bonnes choses en 89, mai 89 est trop rapproché de 91, de 92, et surtout de 95. »

Il y a de bonnes choses dans cette phrase, abstraction faite des lois de l'arithmétique la plus vulgaire.

2. — « On communique les faits, on voit s'ils sont pertinents, sinon, ils sont déclarés impertinents. »

Des journaux qui mériteraient d'être déclarés tels ont osé accoler à ce hideux calembour les mots *ou rit*; MM. les honorables sont avertis que j'en ai entendu faire de plus pirituels à des chevaux de corbillard.

3. — « Un vent impétueux souffla les royautés hors de leurs gond. »

Noël Tisserand a vu dans les écrits de Boniface les traces d'une étude approfondie des œuvres de Pascal; l'auteur de cette phrase ne paraît avoir préféré la lecture exclusive des travaux littéraires de M. Joseph Prudhomme, élève de Brard et Saint Omer.

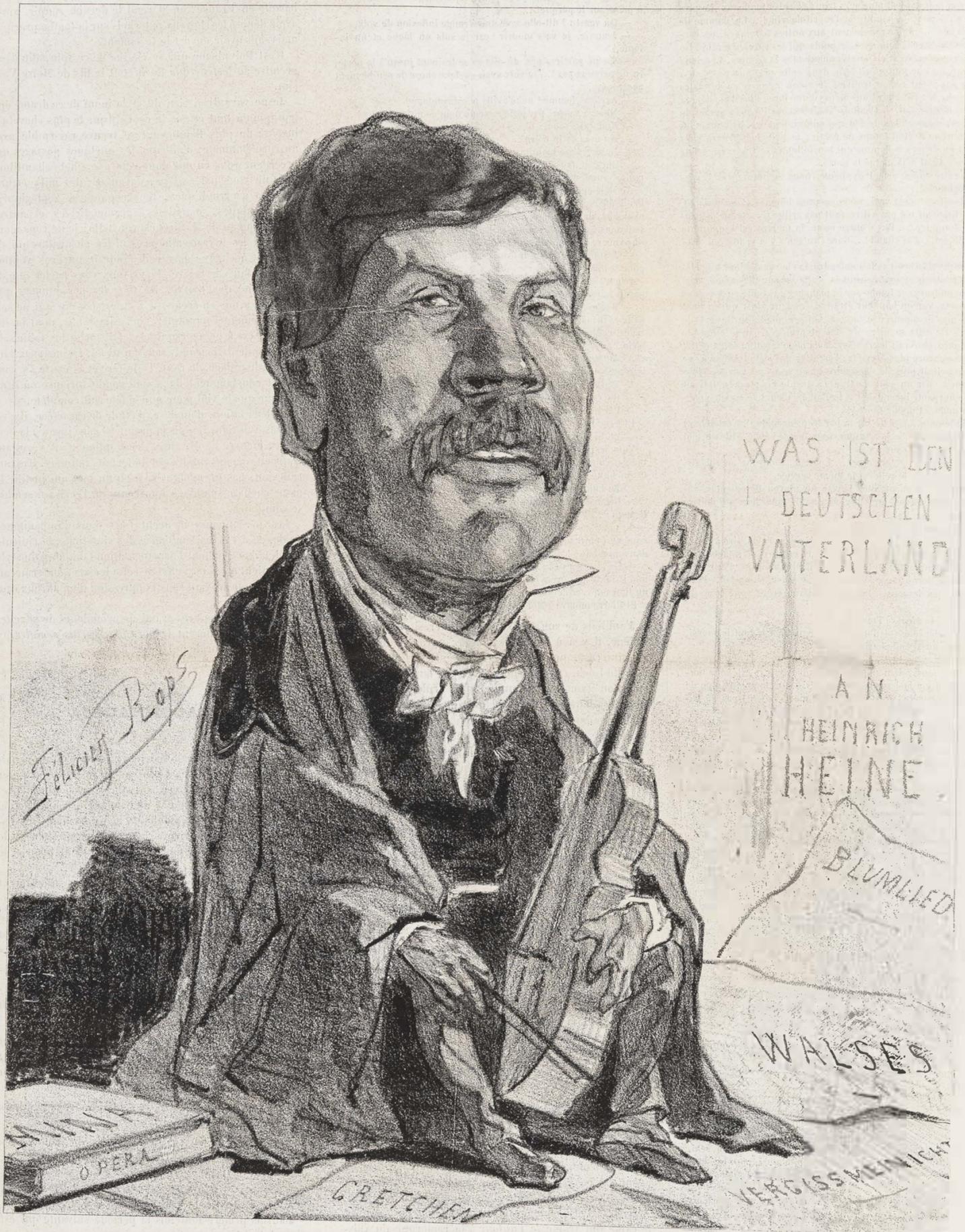
J'aurais préféré toutefois la période suivante qui est plus cicéronienne :

Un vent impétueux gonfla les voiles de la porte de la royauté.

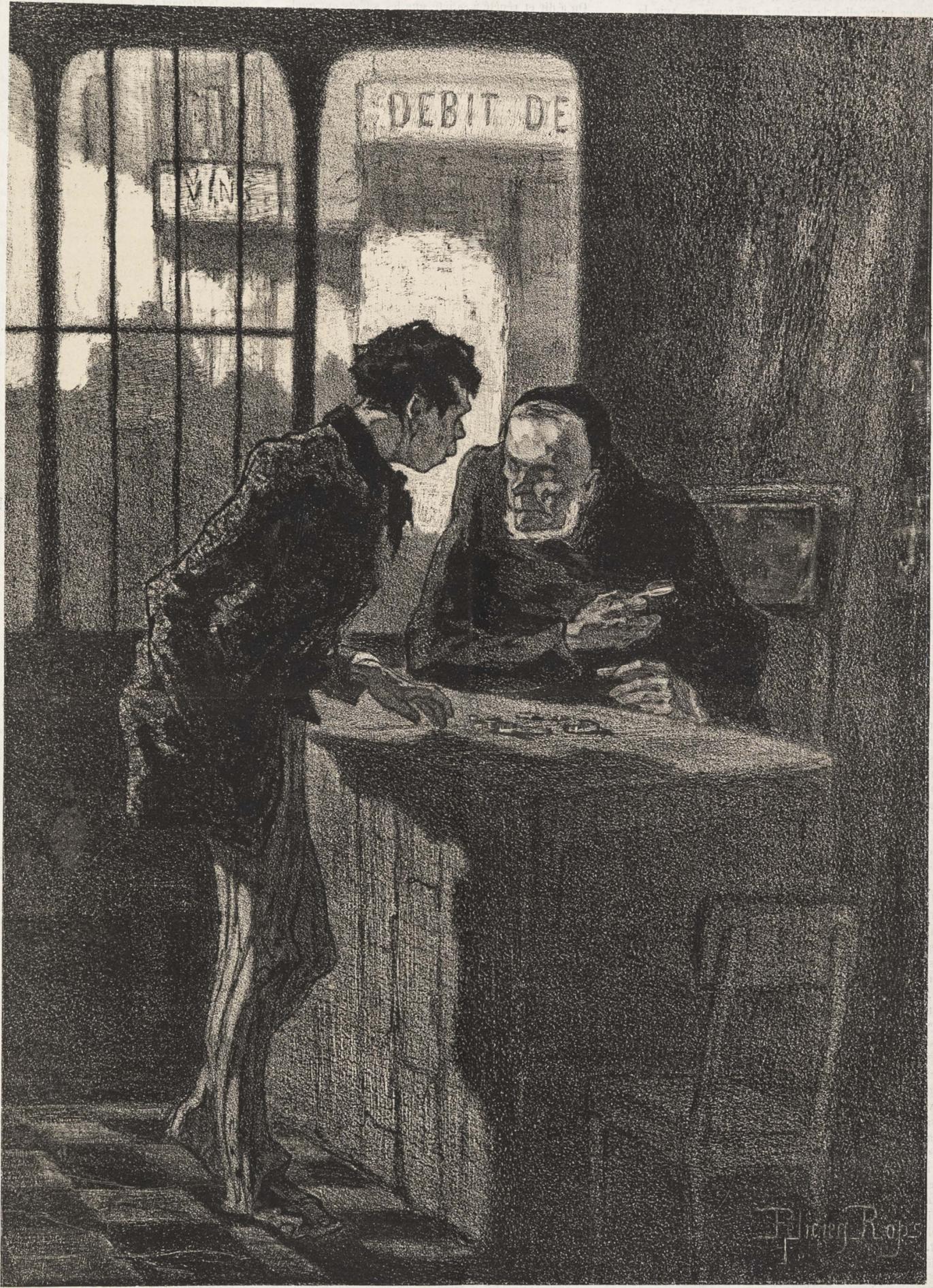
4. — « La colonne de la Constitution se trouve dans la poitrine de ceux qui en veulent l'application tout entière. »

On avait déjà dit la même chose, en d'autres termes il est vrai; — Le char de l'État navigue sur un volcan !

GALERIE D'UYLENSPIEGEL.



WEHR.



Felicien Rops

JUIF ET CHRÉTIEN.

— Comme forme, les deux interprétations de cette vaste pensée se valent; comme fond, je défie quiconque de constater entre elles la moindre différence. — voir la formule : 0 = 0.

5° — « Les hommes qui sont dans nos rangs ont toujours été la colonne vertébrale de la Constitution. »

Halte là, sacrebleu! vous avez donc la colonne vertébrale dans la poitrine, vénérable orateur!

Mais votre colonne est une colonne torse, polichinelle!

6° — « La dame Viane avait été escamotée par les jésuites d'une somme de... etc. »

La *Sentinelle de Namur* avait dit : « Un voleur s'est accaparé d'un portefeuille, etc. »

Il est fâcheux de devoir finir l'examen d'un travail aussi sérieux par ce proverbe banal et vulgaire : « Les grands penseurs se rencontrent. »

KARL STUB.

CHRONIQUE MUSICALE.

Du mode d'admission des artistes au Théâtre de la Monnaie. — Projets en présence. — Du vote par les abonnés. — Proposition d'*Uylen Spiegel*. — Le cahier des charges. — Théâtre Saint-Hubert. — Les *Dragons de Villars*. — Retour aux traditions. — Mme Bouvroy. — Une entreprise qui méritait de réussir. — L'opéra *Charles-Quint*. — Concert du Conservatoire. — Symphonie de M. Hiller. — *Struensee*.

Le conseil communal s'est occupé samedi de la discussion du projet de règlement relatif au mode d'admission des artistes au Théâtre-Royal de la Monnaie.

Le système en vigueur depuis deux ans n'a pas trouvé de défenseurs; l'expérience l'avait condamné, et la plupart des membres du conseil en ont signalé tous les vices. Ce système nne fois écarté, deux projets restent en présence.

Le premier consiste à rétablir pour l'admission des artistes un scrutin auquel prendraient part les abonnés seulement. Disons-le d'abord, ce projet, qui a trouvé un certain nombre d'adhérents, nous paraît le plus mauvais de tous, et le moins propre à faire prévaloir l'opinion la plus éclairée, l'opinion de la majorité, ce qui est en définitive le but que l'on cherche à atteindre.

Comme l'ont très-bien fait ressortir plusieurs membres du conseil, admettre les abonnés seuls à prendre part au scrutin, c'est établir en leur faveur un privilège exorbitant, c'est ouvrir la porte aux cabales et aux petites coteries qui s'agitent au théâtre parmi les abonnés comme parmi les artistes.

D'ailleurs, la qualité d'abonné est-elle un brevet de capacité et de connaissances musicales, pour donner le privilège de voter à l'exclusion de la masse du public?

L'abonné est, dit-on, plus intéressé que tout autre à ne voter qu'avec intelligence; il est dans de meilleures conditions pour se prononcer sur le mérite réel des débutants.

Il suffit d'avoir fréquenté le théâtre pour reconnaître combien cela est inexact. D'abord, l'époque des débuts coïncide avec celle des vacances; une grande partie des personnes qui s'abonnent plus tard sont encore à la chasse, à la campagne ou en voyage, ce qui réduit le nombre des votants à une infime minorité. En second lieu, de quoi se composent les abonnés en général? On peut les diviser en trois catégories :

1° Ceux qui viennent au théâtre pour entendre la musique.

2° Ceux et ce n'est pas la classe la moins nombreuse, qui n'y viennent que par habitude, pour tromper la longueur des soirées dont ils ne savent que faire. Pour ceux-ci, le théâtre n'est qu'une sorte de salon de conversation où les vides de la causerie sont remplis par de la musique.

3° Il y a enfin les jeunes et les vieux *jeunes gens*, qui ne viennent au théâtre que pour logner les actrices et les danseuses, et qui applaudissent invariablement toutes celles qui sont jolies, quel que soit d'ailleurs leur mérite, de même qu'ils sont systématiquement hostiles à celles dont les traits et la tournure n'ont pas le don de leur plaire. Dans l'acteur, ils ne cherchent que le comédien, sans s'inquiéter du chanteur.

Eh bien, de ces trois catégories d'abonnés, deux seulement, la première et la dernière, prennent part au vote. Et dira-t-on qu'elles sont toutes les deux dans de meilleures conditions que la masse du public pour juger avec intelligence?

On le voit, le projet qui veut le vote pour les abonnés seuls ne résiste pas à un examen un peu sérieux.

Le second projet soumis aux discussions du con-

seil est tout simplement le retour aux anciens usages, c'est-à-dire le rétablissement des sifflets.

On a dit et répété à satiété que les sifflets ont quelque chose de brutal, de grossier, d'inconvenant, de contraire au progrès, d'incompatible avec l'état de notre civilisation, etc., etc. Tout cela est quelque peu entaché d'exagération. Sans doute, il vaudrait mieux trouver une manière plus courtoise de manifester son improbation; mais, au fond, les sifflets sont-ils plus brutaux — si le mot peut se dire — et plus inconvenants que les applaudissements à coups de canne et de talons de botte, dont personne, que nous sachions, ne s'est plaint jusqu'à ce jour.

On a dit encore, et ceci serait une objection plus sérieuse, si elle était vraie, qu'avec quinze sifflets bien déterminés on couvre tous les applaudissements. C'est M. Watteu, l'un des plus chauds partisans du vote par les abonnés, qui est venu affirmer cela.

Nous ne concevons pas qu'on soutienne sérieusement de pareilles affirmations. Quoi! lorsque l'artiste est bon, toute une salle, c'est-à-dire cinq cents personnes pour le moins, se laisseraient débonnairement réduire au silence par une minorité factieuse de quinze siffleurs! mais c'est faire injure au bon sens public que de le supposer. Et s'il ne se trouve pas dans l'auditoire une majorité écrasante qui proteste contre les sifflets, n'est-ce pas que le plus grand nombre est de l'avis de ceux qui sifflet? D'ailleurs, il faut rendre au public de Bruxelles cette justice, qu'il est fort modéré d'ordinaire dans ses manifestations. Mais, à côté de ce calme un peu britannique, il y a dans la masse du public un sentiment profond de justice et d'équité qui le porte à protester par des salves répétées d'applaudissements contre des marques d'improbation non méritées.

Du reste, — et ceci nous paraît un argument concluant, — les artistes eux-mêmes déclarent qu'ils aiment mieux s'exposer à des sifflets que d'être soumis à des scrutins auxquels le hasard et la fraude participent plus que l'opinion du public. Les médiocrités seules ont peur de ces manifestations.

Cependant, si puissantes que soient toutes ces raisons, nous reconnaissons avec la majorité des membres du conseil communal, que ce second projet à des inconvénients nombreux et incontestables.

C'est pourquoi nous soumettrons à l'examen du conseil un troisième projet qui nous paraît, sinon parfait, du moins bien préférable aux deux autres.

Au lieu de limiter à trois le nombre des débuts, nous demandons qu'ils durent pendant tout un mois.

Les objections arrivent en masse :

— Vous augmentez les désordres, nous dira-t-on, — au lieu de trois séances orageuses, vous en aurez trente; — vous habituez le public à des scènes de violence, — vous prolongez l'incertitude des artistes, — vous les mettez dans l'impossibilité de trouver ailleurs de nouveaux engagements.

Nous allons répondre rapidement à chacune de ces objections :

Nous voulons que les épreuves durent pendant un mois entier, et que le public soit admis à se prononcer seulement à l'expiration de ce mois, c'est-à-dire, que depuis le premier jusqu'au trente septembre, toute manifestation qui serait de nature à troubler l'ordre, serait formellement interdite; les choses se passeraient absolument comme dans le courant de l'année. Le mois écoulé, il y aurait une représentation de début, pendant laquelle le public serait admis à exprimer librement son opinion, par des sifflets ou des applaudissements.

De cette manière, on n'aurait à craindre qu'une seule séance bruyante, et encore le fait ne se présenterait qu'exceptionnellement, car les artistes ayant en le temps de pressentir les dispositions du public à leur égard, s'exposeraient rarement à un échec prévu.

Avec ce système, plus de jugements prématurés, plus d'admission par surprise :

Aujourd'hui, l'artiste choisit habituellement pour son premier début le rôle qui lui est le plus favorable. Si ce début n'est pas heureux, soit parce qu'il était mal disposé, soit par suite de l'émotion inséparable, cette première impression ne s'efface qu'à grand-peine de l'esprit du public; l'artiste intimidé par le souvenir des sifflets qui ont accompagné sa première apparition, perd confiance en ses moyens, et, quel que soit d'ailleurs son talent, il ne se relève que difficilement d'un premier échec.

Cela est si vrai que, pour donner à un artiste qu'ils croient bon, le temps d'effacer la fâcheuse impression d'un début malheureux, les directeurs ont trouvé un moyen détourné d'augmenter le nombre des épreuves, en faisant mettre sur l'affiche : « En attendant son second début, M. X. remplira le rôle de... »

Eh bien, notre proposition remédie à cet inconvénient, en donnant aux artistes le temps de se produire dans la plupart des rôles de leur emploi, en leur ôtant la crainte de ces improbations brutales qui paralysent les plus vaillants, et en mettant le public à même de porter un jugement parfaitement mûri.

Nous ne voulons cependant pas condamner les artistes à rester pendant un mois dans l'incertitude. On peut leur réserver la faculté de choisir eux-mêmes le jour de l'épreuve décisive, s'ils croient le public suffisamment éclairé sur leur mérite avant le mois révolu.

D'autre part, on pourrait réserver au directeur le droit de résilier, avant l'expiration du temps des épreuves, l'engagement des débutants dont l'insuffisance est évidente. Et qu'on ne vienne pas soutenir que nous accordons là au directeur un droit exorbitant. Aujourd'hui même cela existe en pratique, et nous ne faisons que généraliser une clause insérée dans presque tous les contrats d'engagement, clause par laquelle le directeur se réserve la faculté de résilier après le troisième début, même si le vote a été favorable. En proclamant expressément ce droit, nous rendons impossibles les scènes scandaleuses qui se sont passées lors des débuts de M^{lle} Delly.

Enfin, est-il vrai que notre proposition mette les artistes dans l'impossibilité de trouver un engagement sur une autre scène? Mais il suffit d'observer ce qui se passe tous les ans, pour reconnaître que l'objection est vaine.

En effet, il est très-rare qu'un artiste s'en aille avant l'expiration du premier mois; chaque année, ne lisons-nous pas sur les affiches des avis conçus à peu près en ces termes : « En attendant son remplacement, M. X. continuera à tenir l'emploi des... pour faciliter la marche du répertoire? » Ce fait ne parle-t-il pas assez haut pour renverser complètement l'objection?

A tous ces avantages que personne ne saurait contester, notre projet joint celui d'être parfaitement en harmonie avec la disposition nouvelle du cahier des charges, qui permet aux abonnés de renoncer à leur abonnement à la fin du premier mois, si la composition de la troupe ne les satisfait pas.

Nous allons essayer maintenant de formuler notre proposition en quelques lignes :

ARTICLE PREMIER. — Au commencement de l'année théâtrale, tout artiste nouvellement engagé au Théâtre Royal de la Monnaie sera soumis à des débuts qui dureront un mois, pendant lequel il se produira dans le plus grand nombre de rôles possible.

ART. 2. — A l'expiration de ce mois le public sera appelé à se prononcer sur l'admission par une seule épreuve, d'après le mode en vigueur avant l'ordonnance du 26 août 1851.

Durant le courant de ce mois, jusqu'au jour de l'épreuve décisive, toute manifestation de nature à troubler les représentations sera rigoureusement interdite.

ART. 3. — Lorsque, avant l'expiration du mois destiné aux débuts, un artiste estimera que le public est assez éclairé sur son mérite, il pourra choisir lui-même le jour de l'épreuve décisive.

ART. 4. — D'autre part, avant l'expiration de ce même mois, le directeur aura le droit de résilier l'engagement des artistes dont l'insuffisance serait généralement reconnue.

Nous approuvons hautement la disposition nouvelle de l'article 26 du nouveau cahier des charges; mais nous voudrions qu'au lieu d'abandonner au concessionnaire le droit de former un tableau du personnel, le conseil fixât expressément le nombre des emplois.

Ainsi, pendant plusieurs années, nous n'avons pas eu de contralto; il ne faut pas laisser aux concessionnaires la faculté de rayer du répertoire tous les ouvrages où il y a un rôle de contralto, tels que le *Prophète*, la *Reine de Chypre*, la *Favorite*, *Charles VI*, etc.

Nous voudrions que le directeur fût obligé de présenter une troupe ainsi composée :

Pour le grand opéra :

Un fort premier ténor.

Deux seconds ténors (qui chanteraient aussi l'opéra-comique).

Un baryton.

Une première basse.

Une seconde basse (*basso cantante*).

Une troisième basse.

Deux premières chanteuses (soprano et contralto).

Une forte chanteuse à roulades.

Deux *mère-dugazon*.

Trois *dugazon*.

Six coryphées (hommes).

Quatre coryphées (femmes).

En outre, pour l'opéra-comique spécialement :

Un premier ténor léger.

Une première chanteuse légère.

Un *larvette*.

Un *trial*, ténor Philippe.
Les deux premiers emplois seraient entièrement distincts de ceux du grand opéra.

Permettre aux directeurs de retrancher un ou plusieurs de ces emplois, c'est mettre en danger l'éclat et la prospérité de notre scène.

Il y aurait encore bien des modifications à introduire dans le cahier des charges, et nous les indiquerons dans un prochain article; il nous suffit pour aujourd'hui d'avoir indiqué les principales.

Toutes ces questions nous ont mené bien loin, et voilà qu'il ne nous reste presque plus d'espace pour parler des *Dragons de Villars*, et du dernier concert du Conservatoire, et pourtant tous deux mériteraient les honneurs d'un long article.

Les *Dragons de Villars*, opéra-comique en trois actes, de M. Maillard, est un des plus charmants ouvrages qui se soient produits depuis plusieurs années.

Le livret, œuvre de M. Lockroy, est vif et amusant. L'héroïne de la pièce n'est autre que la petite Fadette transportée dans un autre cadre, sous le nom de Rose Friquet.

La partition est de celle qu'on se plairait à analyser longuement, tant la verve, l'esprit et la grâce de l'invention et les détails de la forme se trouvent heureusement réunis dans presque tous les morceaux.

Les mélodies de M. Maillard sont naïves et charmantes; et sans être neuves toujours, elles paraissent originales, tant il y a chez lui de vraie science et d'habileté scénique.

Sa muse a l'allure vive et légère; elle est pleine d'esprit, de grâce, de rondeur et d'entrain, et c'est avec un plaisir sans mélange que l'on se laisse aller au charme de ses chants.

Nous voudrions pouvoir signaler tous les morceaux de la partition, mais il faut nous contenter d'en citer quelques-uns, les meilleurs entre les bons.

C'est d'abord au premier acte le duo de Friquet et de Bellamy :

« Voyez ce vieux malin,
Encore une cachette. »

Au second acte, le duo de Rose et de Sylvain, un petit chef-d'œuvre de naïveté rustique, et de grâce passionnée; une vraie perle enfin, que le lapidaire a eu le tort de monter sur une strette dans la manière italienne; — un trio entre Rose, M^{me} Thibaut et le Dragon; — des couplets d'une très-jolie coupe, et un finale où l'auteur s'est peut-être vaguement souvenu de *Guillaume Tell*, mais qui se développe avec l'émotion touchante, le pathétique vrai et la majestueuse ampleur d'un finale de grand opéra.

Le troisième acte renferme encore un air de Rose Friquet et un chœur plein de mouvement et très-heureusement coloré.

En somme, l'œuvre de M. Maillard porte le cachet du véritable opéra français: ce n'est pas un assemblage d'airs tourmentés, hérissés de gammes et d'appogratues, ce ne sont pas des formes usées ni des banalités déguisées sous une profusion d'ornements douteux et de clinquant instrumental: c'est une création charmante et originale qui nous ramène aux beaux jours de l'opéra-comique et aux véritables traditions de l'école française.

Les *Dragons de Villars* ont été exécutés avec beaucoup plus d'ensemble que *Fanchonnette*. L'orchestre, composé d'artistes remarquables, auxquels il ne manquait que l'habitude de se trouver réunis sous un même chef, n'a pas tardé à vivre dans le meilleur accord, et serait excellent, s'il voulait être un peu moins bruyant, et tenir plus compte des dimensions exigües de la salle.

M^{me} Rouvroy chante et mime le rôle de Rose Friquet en cantatrice de talent, en femme de goût, et en excellente comédienne; aussi, chaque soir, le public, ravi d'un mérite si rare aujourd'hui, la rappelle avec enthousiasme, et ce n'est que justice.

M. Tandeau, le ténor, a bien compris le personnage de Sylvain, et tient convenablement sa place à côté de M^{me} Rouvroy. M. Wilhem, le baryton, chante juste; il a de la voix, mais il ne sait pas en tirer parti, et sa prononciation a un parfum gantois des plus prononcés.

Le *trial*, dont le rôle est fort bien fait, est amusant, et quant à M^{lle} Esther, nous la connaissons depuis longtemps.

On nous assure que les artistes du théâtre de Gand vont déjà nous quitter, pour aller passer à Spa la saison d'été. Nous regrettons vivement que le public bruxellois n'ait pas assez encouragé leur entreprise pour les retenir au théâtre des Galeries. Ils méritaient vraiment un meilleur sort.

Nous rendrons compte dans notre prochaine chro-

nique de l'opéra *Charles-Quint*, de M. Miry, paroles de M. Van Peene, — deux compatriotes. Nous avons hâte de terminer cette causerie déjà trop longue, en disant quelques mots du concert du Conservatoire.

Nous passerons rapidement sur *l'air de la prise de Jéricho*, chanté par M^{lle} Sterndorff, et sur la première partie du concerto en *mi*, de Vieuxtemps, exécutée avec un talent remarquable par M. Groves, pour arriver à la symphonie de M. Ferdinand Hiller, exécutée pour la première fois. C'est bien peu d'une seule audition pour apprécier à sa juste valeur une œuvre de cette importance, mais cela suffit du moins pour y découvrir de bonnes idées musicales, une orchestration élégante, chaude et sobre à la fois, et des détails charmants.

Quant à Struensee, tout le monde le connaît; tout le monde a admiré et applaudi cette œuvre émouvante du réaliste puissant et passionné qui a nom Meyerbeer.

L'orchestre du Conservatoire a exécuté ces deux grandes compositions avec une précision, un fini de détails, une délicatesse de nuances, dont nous n'avons, hélas! que de trop rares exemples.

BÉNÉDICT.

CHRONIQUE DRAMATIQUE.

VAUDEVILLE. Réouverture: débuts. — VARIÉTÉS AMUSANTES. *La Fin du Monde*, par M. Guénée.

Je laisse à la compétence de mon ami Bénédicte le soin de vous parler du Théâtre Saint-Hubert, momentanément occupé par une troupe lyrique. N'ayant, du reste, à ma disposition que peu d'espace, je devrai me contenter de passer, sans m'y arrêter, à côté de bien des choses dont je vous entretiendrai dimanche prochain, si vous voulez bien le permettre.

M. Delacroix, le nouveau directeur du Vaudeville, est en train de s'y installer: son personnel est depuis une huitaine de jours soumis à l'appréciation du public. — Celui-ci apprécie peu par la raison bien simple qu'il s'abstient préalablement d'aller au théâtre. — Cette indifférence, cette apathie du public, sont pour le moins aussi préjudiciables à ses plaisirs qu'à l'intérêt du directeur. — Que plus tard ce même public récrimine, qu'il ait à subir un artiste désagréable, il ne pourra guère accuser que lui-même qui a laissé les débuts s'effectuer à huis clos, — ou à peu près.

Nous n'avons fait jusqu'à présent qu'entrevoir la troupe: nous ne pouvons donc nous prononcer encore sur leur mérite respectif des artistes. — Nous avons vu avec plaisir le réengagement de Tautin et de M^{me} C. Delvallée. (Pourquoi pas aussi ce bon Lafaye?) — Parmi les nouveaux venus, M. Drappier et M^{me} Jeanne ont droit à une mention spéciale; mais hélas! le lamentable M. S. Lemaire est là qui fait ample compensation!...

Je sais bien que M. Lemaire est un artiste dans les prix doux: — mais cette considération, qui peut vivement toucher le cœur d'un directeur, a peu de crédit parmi les spectateurs....

Depuis une douzaine de jours, le Théâtre des Variétés amusantes s'obstine à jouer devant des banquettes, vides dès après le premier tableau, une rapsodie indigeste, intitulée *la Fin du monde*. — M. Guénée n'a pas craint d'étiqueter de son nom cette littérature de pacotille: Evidemment M. Guénée a perdu l'esprit ou il se moque du monde....

Le directeur des Variétés a cru pouvoir, avec une mise en scène soignée, beaucoup de feux de Bengale, et un luxe réel de costumes, — sauver d'un naufrage complet l'œuvre de M. Guénée: — il n'a point réussi.

Les rares spectateurs écoutent plus ou moins *la Fin du monde* avec un visage sérieux et des poses onneimées: — les acteurs, ennuyés aussi, jouent leurs rôles avec conscience peut-être, mais à coup sûr sans grand enthousiasme ni grande chaleur. — Exceptons toutefois M. Masquillier, lequel, depuis qu'il a mimé le *Printemps* dans le ballet de *Tout Bruxelles y passera*, sautille à tout propos, et ne sait plus saluer la jeune première ni recevoir la bénédiction du père noble, sans exécuter une couple de pirouettes d'un effet fort équivoque.

J'essayerais bien de vous exposer brièvement l'intrigue de *la Fin du monde*, mais si je faisais semblant de l'avoir comprise, tous ceux qui ont vu la pièce me traiteraient de vantard....

Ce que j'ai, par exemple, parfaitement saisi, c'est que M. Guénée s'est inspiré avec quelque peu d'indiscrétion d'une revue des frères Cogniard jouée à Paris sous ce même titre *la Fin du monde*, le 20 janvier 1848, au Théâtre de la Porte Saint-Martin.

Une seule idée heureuse est venue à M. Guénée: c'est, dans le tableau du monde renversé, de faire exécuter des évolutions militaires à un peloton de femmes, — soldats du pays.

C'est la partie de la pièce dont on prise généralement le plus la valeur littéraire.

Les dames des Variétés manœuvrent du reste, de façon à humilier notre milice citoyenne. Je serais, par exemple, fort enchanté de pouvoir faire l'exercice du fusil avec autant de précision et d'aplomb que M^{lle} Santaner. — J'ai bien le droit de l'admirer, moi qui, dans ma carrière de garde civique, ai lassé la patience

de deux sergents et de trois caporaux: tous m'ont déclaré idiot. — Il est juste d'ajouter que je ne me prêtai qu'avec une certaine répugnance à mon éducation guerrière. — Mon esprit a toujours été rebelle aux séductions de l'uniforme, aux satisfactions de la discipline; et j'en suis encore à me demander quel grand danger courra la patrie, du jour où je n'irai plus le dimanche, habillé en soldat, croiser *elle* pendant deux heures sous les chauds baisers du soleil d'été?

VICTOR HALLAUX

SOCIÉTÉ THALIE.

La représentation donnée mercredi par la Société Thalie, formait un spectacle des plus attrayants; elle était composée de *Un Fils de Famille* et de *l'Oncle Baptiste*.

M. Dem... amateur distingué, jouait le principal rôle dans les deux pièces: il s'est parfaitement acquitté de sa tâche; s'il a été supérieur dans *l'Oncle Baptiste*, c'est que pour jouer le colonel du *Fils de Famille*, il a contre lui un physique très-peu martial et un organe sourd.

M. Vanden E..... le fils de famille, a de la verve et de l'entrain; il sait composer un rôle et lui donner la physionomie qui lui convient. Citons également M. M. Ver..., qui est d'une bêtise très-drole dans le rôle du trompette Canard.

M. Per... est un amateur, on peut même dire un artiste très-intelligent, mais je constate que les rôles jeunes lui conviennent mieux que les rôles marqués: il trouve davantage l'occasion d'y déployer les qualités qui distinguent son jeu.

Les artistes-amateurs de la Société ont été parfaitement secondés par M^{me} Kuntz, par la charmante M^{me} Cèbe, et par la non moins charmante M^{lle} Dullé.

N. T.

HEINRICH WEHR.

Compatriote et ami du regrettable Henri Heine, l'artiste, dont nous donnons la charge est le rival de notre Servais, et le premier violoncelliste de toute l'Allemagne, Stuttgart, Berlin, Baden, Carlsruhe, Francfort, retentissent du bruit de ses succès; Vienne, qui fut la première à l'entendre, a gardé la mémoire des triomphantes clamours qui saluèrent, il y a six ans, sa première apparition.

Comme compositeur, Heinrich Wehr n'est pas moins apprécié dans les contrées germaniques. Plusieurs albums musicaux, les *Blumlied*, les *Vergissmichnicht*, des valse, des polkas ont répandu son nom, et un opéra intitulé *Mina*, fut applaudi sur les scènes lyriques de Francfort et de Stuttgart, où il atteignit le chiffre de trente représentations.

Heinrich Wehr vient de donner en Angleterre une série de concerts, et notre pays doit être l'hiver prochain le théâtre de nouveaux succès pour le violoncelliste, qui, Belge par sa mère, a droit à double titre aux sympathies d'un peuple, qui a inscrit au nombre de ses titres glorieux le nom d'*Ami des arts*.

BULLETIN ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

— M. Huysmans, peintre d'Anvers, est revenu dernièrement d'un voyage d'Italie, en rapportant un souvenir pour tous ceux qui ont connu constant Wauters, mort à Naples. Ce souvenir est un tableau représentant le cimetière où le pauvre Constant repose. M. Chémar en a fait une lithographie que l'on mettra en vente, à un prix très-modique, afin que les nombreux amis de Wauters s'en puissent procurer un exemplaire.

Que l'on ne prenne ceci ni pour une réclame ni pour une complaisance. C'est bien plutôt une marque de regret pour un homme que tous ceux qui l'ont connu ont estimé ou aimé. Pour moi, je ne songe jamais à Constant Wauters sans une véritable tristesse mêlée d'amertume; il est mort jeune, loin des siens, seul pour ainsi dire, et n'ayant pour remplacer les soins de sa mère que le dévouement de Laureys, dont le nom ne sera plus séparé du sien. Il avait un bel avenir, une longue carrière à parcourir; il aurait été heureux sans doute, car il possédait toutes les qualités du cœur qui font aimer. Le beau climat de l'Italie lui a été meurtrier, comme à Sturm, comme à toi, Eleuthère de Potter. Pourquoi ne sont-ils pas demeurés sous notre ciel plus pâle? Pourquoi ont-ils voulu respirer une atmosphère moins humide que la nôtre et dans laquelle leur génie ne se fut pas mieux développé? Hélas qui le sait? N'y a-t-il pas de la fatalité dans toutes choses?

E. P.

Représentation à Weimar de l'opéra d'Édouard Lassen.

Le Nord publie la lettre suivante, qui constate le brillant succès obtenu par un lauréat du Conservatoire royal de Bruxelles, et qui promet une appréciation plus complète de l'œuvre d'Édouard Lassen. Nous la publions sans commentaire.

« Weimar, 11 mai.

« Je m'empresse de vous annoncer le complet et légitime succès que l'ouvrage d'un de vos jeunes compatriotes a obtenu hier au soir au théâtre de Weimar. Vous me permettez aujourd'hui de me borner à constater les faits, plus tard je vous enverrai, fidèle à ma promesse, une analyse détaillée et une appréc-

cialion consciencieusement étudiée de cette œuvre remarquable. Comment le comité de lecture de votre Théâtre royal a émis un avis défavorable à la représentation de l'opéra de M. Edouard Lassen. personne ne le comprend ici, et j'eusse été, en vérité, curieux de voir la physionomie de ses membres si leurs oreilles eussent été ici dimanche soir — dans cette salle pleine d'un public qui a fait au jeune maître l'une de ces ovations chaleureuses et spontanées, auxquelles tout le monde prend part, de telle sorte que, pour le moins bienveillant, il devient tout de suite évident qu'il n'y a, certes, dans le succès ainsi enlevé aucune complaisance.

» *Landgrafs Ludwigs Brautfahrt* (le voyage de fiançailles du landgrave Louis) est un opéra en quatre actes; les paroles ont été traduites du français par Ernest Pasqué. La mise en scène était splendide; dès le premier acte nous avons vu briller sur les tables la vaisselle du grand-duc. Les décors étaient superbes et la plupart des costumes neufs. Le jeune maestro conduisait lui-même l'excellent orchestre, fourni par les soins de l'illustre Listz.

» Dès l'ouverture, les applaudissements ont éclaté; tous nos dilettantes, nos critiques, nos artistes, s'étaient donné rendez-vous dans la salle, et permettez-moi de vous le dire, sans que vous ayez le droit de m'accuser d'obéir à un esprit vaniteux de clocher, c'est un jugement sérieux et d'une haute importance que celui du public de Weimar, d'une ville qui a mérité et qui sait conserver avec honneur le titre d'*Athènes de l'Allemagne*.

» Cet heureux prélude du succès a été suivi d'une succession de salves de bravos saluant chaque morceau. Ceux exécutés par M^{me} Milde, par M. Gaspari, le premier ténor, et par M. Milde, la basse, ont été particulièrement applaudis. Le chant du *Minnesaenger* à l'Allemagne, dit avec beaucoup de distinction par un ténor, M. Knopp, a produit aussi un très-grand effet.

» Les chœurs ont, comme l'orchestre, bien mérité du compositeur et du public. L'opéra a un défaut cependant, je ne dirai pas qu'il contient des longueurs, mais il est un peu long, c'est-à-dire qu'il dure un peu trop longtemps. Nous n'aimons pas beaucoup en Allemagne rester au théâtre après neuf heures et demie, et il était dix heures passées quand nous avons appelé sur le théâtre M. Lassen, que M^{me} Milde a ramené malgré les efforts de la modestie de votre compatriote, qui a craint voulu se soustraire à cette ovation personnelle.

» Le soir même, après cette première représentation, qui marquera comme un événement bien important dans la carrière de M. Edouard Lassen, et d'où datera la célébrité qui lui est acquise s'il persévère dans la voie où il vient d'entrer avec éclat, — un souper a réuni le compositeur, les artistes et des juges bien compétants en matière d'art, parmi lesquels Franz Listz. — Notre illustre maître de chapelle a été, paraît-il, pour votre compatriote d'une bonne grâce charmante; il a été son appui constant et son fidèle protecteur. Il n'était pas d'accord, le grand artiste, avec le savant aréopage qui juge souverainement au théâtre de Bruxelles, et la représentation d'hier a prouvé que ce n'est pas lui qui, en lisant la partition, fut mauvais juge.

» Aussi, à ce souper de dimanche soir, M. Edouard Lassen, après avoir témoigné sa reconnaissance à tous les artistes, qui l'avaient secondé de tout leur talent et de tout leur zèle, a-t-il porté à Listz un toast chaleureux dans lequel il lui a exprimé sa gratitude toute particulière. A ces paroles, parlées du cœur, le grand artiste a cordialement répondu; il a dit que Weimar avait une noble tâche à remplir, et qu'il comptait sur l'Athènes allemande pour l'accomplir toujours fidèlement. — pour ouvrir à l'art des voies nouvelles, pour encourager et diriger les jeunes talents. Puis, s'adressant plus spécialement au jeune compositeur bruxellois, il l'a félicité sur l'œuvre qu'il a produite; il a sanctionné de son avis magistral l'opinion unanime que l'opéra nouveau renfermait des parties très-remarquables, parmi lesquelles plusieurs véritablement écrites de main de maître. Il a terminé en assurant à Lassen un bel avenir, et en réclamant de lui un nouvel ouvrage pour la scène où il a obtenu son premier triomphe.

» Ce petit discours a été chaleureusement applaudi, et nous aimons à croire que l'an prochain ne s'écoulera pas sans qu'il nous soit donné d'apprécier un second opéra du compositeur à qui Weimar est fière d'avoir donné son baptême de célébrité. *Landgrafs Ludwigs Brautfahrt* fera le tour de l'Allemagne. Nous attendons impatiemment la seconde représentation. Je ne tarderai pas à vous envoyer mon appréciation détaillée, et je ferai de mon mieux pour être juste et vous prouver que notre public a bien jugé. »

S.

VIEUX TABLEAUX.

Après la vente des galeries de tableaux de MM. Patureau et Vilain XIII, à Paris, voici la vente de la collection de M. Cornéliussen. On remue des centaines de mille francs autour des œuvres de nos bons vieux flamands. Que ce serait beau si ce résultat venait de l'admiration des amateurs pour l'art! Mais hélas! je l'ai dit déjà, tout cela n'est que vanité, amour-propre, ignorance.

J'ai visité la galerie de tableaux de M. Cornéliussen. Je croyais y trouver quelques œuvres hors ligne; les noms de Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Ruysdael éclataient sur les affiches comme des rayons de gloire. Ces noms éblouissants attirent, fascinent. On n'a jamais fini de regarder des yeux, de l'esprit et du cœur les œuvres des hommes de génie. Je suis donc couru comme tant d'autres chez M. Cornéliussen, et j'y ai rencontré une déception brutale. Tous les tableaux m'ont paru appartenir au second ou au troisième ordre dans la hiérarchie du talent de leurs auteurs. Aucun ne m'a saisi, impressionné, empoigné, comme on dit en termes d'atelier. Je suis resté froid devant Rubens et Rembrandt. Un seul tableau m'a paru véritablement à la hauteur du talent du peintre, c'est un paysage de Ruysdael.

Le portrait d'homme de Rubens, quoique lumineux et fait avec la prodigieuse adresse que l'on connaît au grand peintre flamand, est loin d'être comparable à ses beaux portraits. *Le Mariage mystique de sainte Catherine*, de Van Dyck, est un des rares tableaux que l'élève de Rubens a faits en Italie. Il n'est pas peint dans ces tons fins, blonds, d'une suavité si harmonieuse qui font de Van Dyck un coloriste presque merveilleux; les demi-teintes sont un peu lourdes, les ombres rousses et opaques. La tête d'ange est ravissante; mais c'est un souvenir de Raphaël. Les portraits du même peintre que possédait M. Cornéliussen ne rappellent point le portrait de Duquesnoy, qui appartient au Roi, ni les deux portraits de femme de la galerie de M. le duc d'Arenberg; sans doute ils sont authentiques, mais le doute serait permis après comparaison.

Je dirai la même chose des deux tableaux de Pierre de Hooch, bien qu'ils soient très-beaux de couleur, des Teniers et des Ostade. Les paysages de Iluysmans sont beaux; mais c'est toujours le même terre ocreux, le même ciel trop bleu, les mêmes arbres. Le tableau de Miéris, qui se vendra sans doute fort bien, est une miniature fort médiocre, qui contient une bonne dose de patience et d'adresse, voilà tout. Le portrait d'homme attribué à Rembrandt est peut-être de lui, mais ce n'est point une de ses bonnes choses, loin de là. Les deux petits tableaux de Du Sart, placés à côté de celui d'Ostade, soutiennent ce dangereux voisinage, ce qui prouve que l'Ostade est faible. Le paysage de Teniers, — grand comme une main, — est d'une suavité de tons très-remarquable. Mais c'est tout. Si le tableau de Wouwermans, vendu à Paris il y a trois semaines, n'est pas meilleur que ceux de la galerie de M. Cornéliussen, son acquéreur a fait une mauvaise affaire. Le grand paysage de Wynants est tellement noirci par le temps et les vernis, qu'on n'en distingue plus les finesses. Il m'a paru beau cependant, quoique inférieur à ceux du musée de Bruxelles.

Les deux mendians de Murillo me semblent être assez apocryphes. S'ils ne le sont pas, tant pis pour Murillo. La tête du mendiant de gauche est largement touchée et est peut-être du peintre espagnol. — Il est vrai que ce tableau peut appartenir à la jeunesse du peintre: on ne commence pas par des chefs-d'œuvre.

Enfin, deux tableaux d'Arquozzi, — un peintre dont je ne connaissais pas le nom, — sont très-vigoureux de couleur, et très-harmonieux, quoiqu'un peu clair de lune. Ce peintre là, tient plus que son nom ne promet-tait.

Le tableau de Rubens que le gouvernement belge a acheté à Paris, à la vente de la collection de M. Patureau, est placé au musée de Bruxelles. On a dit et répété à satiété que c'était un des plus faibles œuvres de Rubens, à Paris et à Bruxelles. Chose incroyable! le gouvernement devait avoir commis une bêtise cruelle en achetant ce tableau, — et il se trouve que c'est une page magnifique, d'une couleur puissante et claire en même temps, d'une magie de tons à faire pâlir le *Christ au tombeau*. Le tableau représente *Vénus chez Vulcain*. Vénus est nue; l'amour est debout près d'elle. Derrière elle, un serviteur de l'espèce satyre présente des fruits, etc. — Laissons là le sujet. C'est l'exécution, le côté matériel de l'œuvre qui m'occupe. Certainement, cette *Vénus-là* est créée à Anvers: elle est courte, grasse; son ventre est orné de plis; ses bras sont lourds et mal dessinés. L'amour, — ce dieu malin, — est grossièrement taillé, etc. Mais quelle merveilleuse lumière! Comme ces chairs sont vivantes; elles frémissent, elles palpitent. Vénus est lourde, mais elle marche, elle va parler. Est-ce la grâce, l'élégance, la sévérité des formes que vous cherchez chez Rubens? Alors, le tableau que le gouvernement vient d'acheter est mauvais. Mais si les qualités du grand peintre flamand sont la vigueur du ton, l'éclat, la vérité dans la couleur, la vie, enfin, allez au Musée: Soyez certain qu'il renferme une belle, une très-belle œuvre de plus.

Quand je songe que nous l'avons payé 11,000 fr., et que M. Schulze, de Berlin, a emporté un paysage de 93,000 fr., je suis tout prêt à croire que les Prussiens sont tous amateurs aussi intelligents que leur roi, — qui se fait une galerie de tableaux de M. de.... — Ah! pardon, *Télégraphe*, j'allais dire une méchante vérité.

E. PITTORE.

ZIGZAGS.

Le Jardin royal de zoologie a rouvert jeudi dernier la série de ses concerts d'été. — Le temps était superbe et la foule était grande. — Le soir venu, le gaz, récemment introduit dans l'établissement, a projeté partout ses lueurs éclatantes. — Ce triste flambeau de notre civilisation industrielle ôte sans doute bien un peu de poésie aux allées sombres et mystérieuses que renferme le beau jardin; — mais c'est là surtout, paraît-il démontré par l'expérience, que le gaz a été considéré comme une garantie indispensable.

L'orchestre, notablement renforcé, se trouve être aujourd'hui le plus fort, par le nombre, des orchestres de Bruxelles. — MM. Singlée et Sacré ont dirigé le concert de jeudi avec leur distinction ordinaire.

Gibby, une délicieuse polka-mazurka de Sacré, y a été entendue pour la première fois avec un vif plaisir.

~~~~~  
Nous ne sommes pas pédants: *Uylenspiegel* n'a pas la prétention de poser en pédagogue: — mais encore est-il bon de signaler à MM. Noël et Chapsal, la phrase suivante, que le *National* imprimait bravement dans son numéro du lundi 4 mai.

« C'est un malheur: mais la sottise n'est pas si honteuse comme la mauvaise foi. »

Alors surtout que vingt lignes plus loin, dans le même article, le *National* s'égayait beaucoup aux dépens d'un autre journal, lequel avait aussi fait un léger accroc à la *Grammaire française*.

~~~~~  
Quand on parle de bévues de ce genre, il est impossible de ne pas immédiatement reporter sa pensée vers *L'étoile belge*. — Cette délicieuse petite gazette recédait avant-hier dans ses flancs la fin du discours d'un monsieur Jadot à qui ses administrés ont offert un banquet. — Voici ce passage, qui peut être considéré comme un modèle de lucidité.

« Je ne puis que répéter qu'aucun effort ne me coûtera, sinon pour justifier cette appréciation trop flatteuse, ce qui me serait sans nul doute impossible, au moins pour ne pas rester un peu trop en dessous de ce que l'on attend de moi. »

Cela se comprend, mais ce n'est pas sans peine... Et *L'étoile* jalouse fait précéder le passage ci-dessus de la joyeuse et grammaticale suivante:

« M. Jadot, visiblement ému, répondit par des paroles les plus affectueuses. »

Bonne *Etoile!*

~~~~~  
Supposez-vous dans la tribune des journalistes à la Chambre des représentants: deux hommes sérieux, deux dispensateurs de l'opinion publique, causent entre eux. Ecoutez leur conversation:

— Je voudrais bien que le questeur Thiéfry tombât dans la débite la plus affreuse: qu'il fût obligé de se faire domestique.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'alors je le prendrais à mon service et je pourrais m'écrier: Il est à moitié frit!

Et voilà comme ces messieurs respectent l'inviolabilité parlementaire...

~~~~~  
Le besoin se fait généralement sentir de reproduire deux faits divers, appartenant à la rédaction de la *Sentinelle de Namur*:

1. — On a probablement oublié de nettoyer le biez de la boue chérie, ainsi que le passage, qui n'est pas des plus agréables, à cause des ordures y restées. Il est bon d'y voir.

2. — On se plaint encore des cheminées vomissant de l'acide malfaisant.

» Nous pensions qu'on s'y habitait à voir l'apathe et l'isolement.

» Mais on verra l'erreur et d'être ingrat. »

~~~~~  
Les concerts de la Grande Harmonie se donneront, à partir du mois de juin, tous les dimanches, dans le local d'été de la Société.

~~~~~  
Rolland, qui a tenu avec un succès légitime l'emploi des premiers comiques pendant l'hiver dernier, au théâtre Saint-Hubert, vient de rompre l'engagement qu'il avait signé avec M. Québus, pour la campagne prochaine. — C'est une bonne fortune offerte aux directeurs: Rolland est libre. Celui qui mettra la main sur lui aura fait une acquisition dont il ne se repentira pas.

~~~~~  
M<sup>lle</sup> M\*\*\* qui, à défaut de talent, a exhibé sur la scène du Vaudeville tout ce qu'elle pouvait raisonnablement exhiber, en fait de costume, de jambes et d'épaules, — M<sup>lle</sup> M\*\*\*, en temps de chaleur, a trouvé un moyen bien simple de se rafraîchir sans bourse délier. Elle avise un monsieur quelconque flânant le nez au vent, mesure son temps, et tombe évanouie sur le monsieur qui la soutient.

— De grâce, ayez pitié d'une pauvre femme! j'étouffe: — vite, une limonade, une glace!...

Le monsieur requiert vélocement une glace, à la vue de laquelle M<sup>lle</sup> M\*\*\* reprend ses sens, consomme et s'en va en saluant *quelquefois* son chevalier.

Vendredi, vis-à-vis de chez le confiseur Marchal, M<sup>lle</sup> M\*\*\* reprenait le cours de sa petite industrie pour l'été de 1857.

~~~~~  
C'est ce soir qu'a lieu la première fête champêtre à Tivoli. L'organisateur de ces fêtes, — où se combineront une foule d'agrément et de distractions, — a eu probablement en vue le Pré Catalan, — ce nouvel enfant gâté de la vogue parisienne: — il aura voulu doter Bruxelles d'un établissement analogue, — au petit pied.

Faisons des vœux pour sa réussite: le plaisir n'est pas chose si commune ni si futile qu'on ne doive pas l'accueillir à bras ouverts quand il se présente à nous.

~~~~~  
Bien des gens regardent le calembour comme la spécialité des petits journaux. — C'est une grave erreur. — Les rédacteurs d'un très-grand journal très-sérieux, réunis l'autre jour pour travailler, se proposèrent de faire un calembour approximatif sur chaque heure de la journée. — On sait que le calembour approximatif est la variété la plus terrible. — Voici à quel beau résultat nos journalistes sérieux sont arrivés:

|                |                                   |
|----------------|-----------------------------------|
| Une heure.     | — De sanglier.                    |
| Deux heures.   | — De charité.                     |
| Trois heures.  | — Véricificateur.                 |
| Quatre heures. | — De matelas.                     |
| Cinq heures.   | — Pompier.                        |
| Six heures.    | — Sur métaux.                     |
| Sept heures.   | — Du Liban.                       |
| Huit heures.   | — D'Ostende.                      |
| Neuf heures.   | — De son oncle.                   |
| Dix heures.    | — De bonne aventure.              |
| Onze heures.   | — On se réunira pour célébrer les |
| Douze heures.  | — De l'hyménée.                   |

VICTOR HALLAUX.

Imp. de F. PAIRET, à Bruxelles.